

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: - (1989)

Artikel: L'invention de la Gruyère (XVIe - début du XXe siècle)
Autor: Borcard, Patrice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Voyage autour d'une image

L'invention de la Gruyère (XVI^e - début du XX^e siècle)

« Nimbée d'une gloire historique défiant les siècles, baignée dans une atmosphère de légendes et de poésie, la Gruyère est encore aujourd'hui ce pays de rêve merveilleusement fixé par la Providence comme un bijou précieux dans un écrin de verdure en été, comme un pur diamant ruisselant de lumière en hiver. A tel point que l'on serait tenté d'écrire : Il était une fois... »

(Albert Schmidt : La Liberté, 6 juillet 1968)

Derrière ces mots, se cachent une image ou plutôt des images véhiculées aujourd'hui par l'industrie touristique, la presse, l'art choral ou la carte postale... Pour l'historien, l'étude de la représentation d'une région est riche d'intérêts. Les méthodes issues de la géographie de la perception et de l'histoire des mentalités permettent de cerner l'origine et l'évolution des stéréotypes qui donnent à une région un caractère particulier. Quelles images vous viennent à l'esprit lorsqu'on évoque la Gruyère ? A cette question posée sans souci statisticien, la diversité des réponses révèle la richesse de l'image. Ces représentations ont de multiples origines temporelles. Une plongée dans la mémoire collective et l'étude des sensibilités qui ont entouré la naissance de ces structures mentales permettent de démêler l'écheveau de l'image du pays de Gruyère.

Une littérature historique, géographique et littéraire sert de cadre à une réflexion alimentée par des sources très diverses : récits de voyage, manuels d'histoire et de géographie, publications de sociétés savantes, livrets de festival, textes de chant, guides touristiques, gravures, cartes postales, publicités...

Des recherches sur l'activité de l'abbé Bovet sont à l'origine de ce travail. Car le musicien travaille constamment pour créer ses chansons et festivals sur des images. Il était nécessaire de connaître leurs origines, de les traquer dans leurs refuges. Ces quelques lignes ne se veulent pas exhaustives. Il serait illusoire de vouloir tout embrasser. Cet essai est le résultat d'un questionnement présent et l'approfondissement de cette problématique promet de riches perspectives.

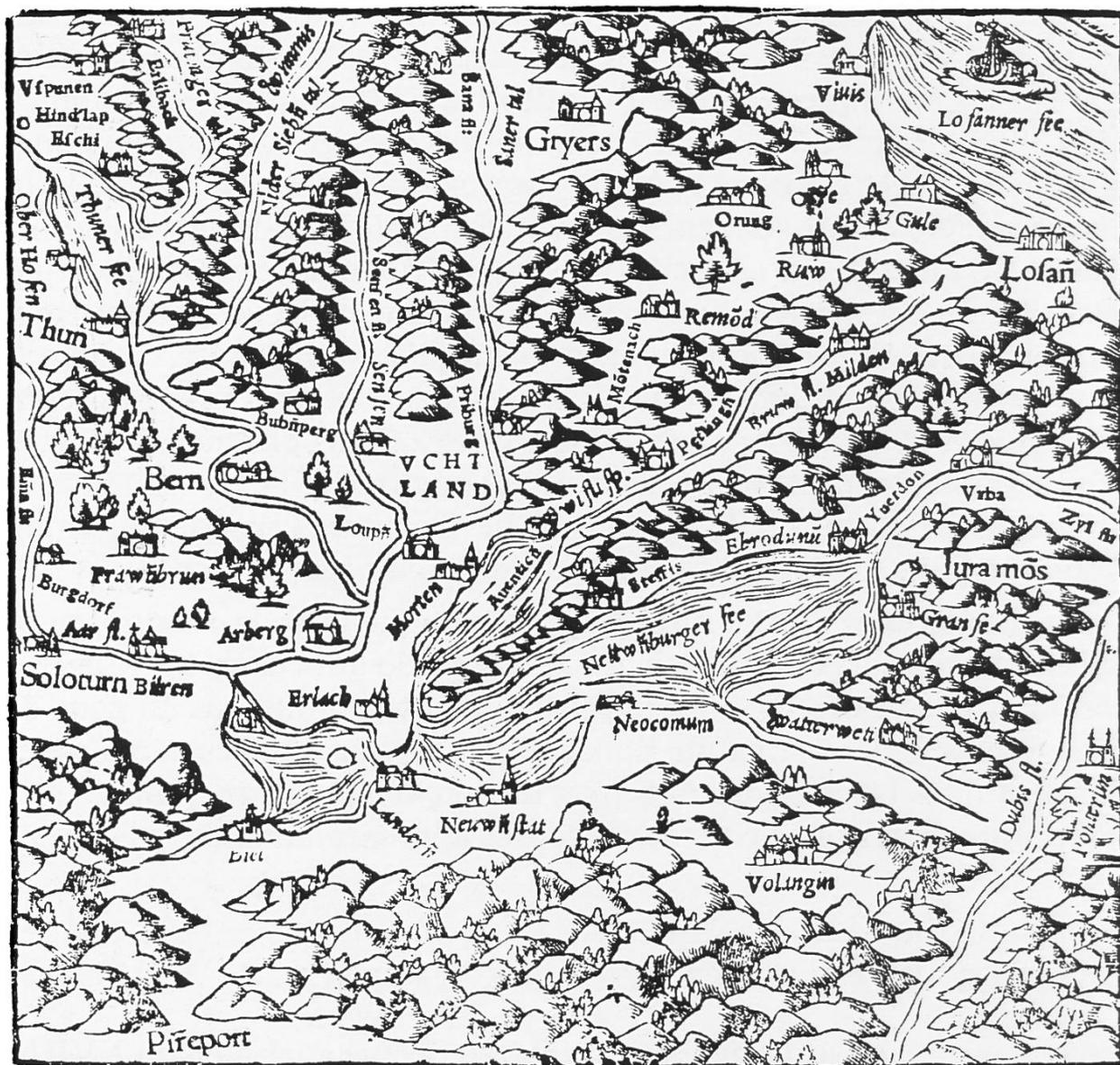
Une Gruyère neutre et sauvage (du XVI^e au XVIII^e)

Difficile de suivre l'image durant cette période. L'iconographie étant peu abondante, l'intérêt se porte sur les nombreux récits de voyage publiés sous l'Ancien Régime. Un constat s'impose. La Gruyère n'existe guère. Les voyageurs et écrivains de passage s'intéressent uniquement aux aspects politiques et historiques de l'Helvétie, comme le fait Simler qui publie à Paris en 1578 *La République des Suisses*. Aucune allusion à la Gruyère ; cela est d'autant plus surprenant que les séquelles de la disparition du comté sont encore vives. En 1666, Jean-Baptiste Plantin daigne citer le bailliage « l'un des meilleurs et des plus considérables que les Fribourgeois ayent ». Sans plus. L'approche est froide et anonyme. La région est décrite uniquement en fonction de son histoire, comme si le paysage et les habitants n'existaient pas. Au début du XVIII^e, les écrits de Gottlieb de Munster et du Baron d'Alt (1714) offrent les mêmes impressions. Pourtant se profile de manière discrète la personnalité de Michel, dernier comte de la maison de Gruyère. Considéré comme responsable de la chute du comté, il est perçu négativement.

Cette indifférence envers la Gruyère s'explique dans la mesure où la Suisse n'est pas à la mode dans ce XVII^e siècle qui colore les Alpes de connotations péjoratives. La montagne ne correspond pas au goût de l'âge classique pour la nature policée et les paysages réglés par la main des jardiniers. Les élites européennes montrent même un certain mépris pour notre pays et une connaissance très approximative de ses institutions.

UNE NOUVELLE PERCEPTION DE L'ESPACE

Un changement d'attitude fondamental s'effectue au milieu du XVIII^e. Les ouvrages de Rousseau et la littérature pré-romantique préparent un climat dans lequel les Alpes deviennent le symbole de la liberté, de la vertu, de la pureté. La Suisse devient une sorte de grand jardin, pareil à celui de la Nouvelle Héloïse. La fin du XVIII^e se convertit à la nature suisse, perçue comme un espace pittoresque peuplé de bons sauvages.



Jusqu'à la fin du XVIII^e, la Gruyère n'a pas de personnalité régionale. Elle est une province perdue parmi d'autres. (Carte de 1625)

(collection Musée gruérien)

Les Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse que La Borde publie en 1781 à Paris constituent un ouvrage-charnière de cette évolution. Pourtant, malgré cet intérêt pour les régions alpestres, la Gruyère est décrite très superficiellement. L'histoire du comté est ramassée en quelques lignes. La plume de l'auteur s'attarde davantage sur la principale production du bailliage : son fromage. A la fin du siècle des Lumières, il n'existe donc pas d'image spécifique de la Gruyère. La région est perçue uniquement comme une entité économique dont le nom évoque avant tout celui de sa principale activité commerciale. On ne repère aucun des éléments qui nourriront par la suite les représentations collectives.

Pourtant des voyageurs et des historiens en traitent. Mais, à aucun moment, leur discours s'organise autour de la notion de personnalité régionale. La Gruyère est une région parmi d'autres. Les voyageurs font de la géographie et de l'histoire en Gruyère ; ils n'écrivent pas la géographie et l'histoire de la Gruyère. Leurs propos sont émaillés de considérations philosophiques et historiques générales. Et les Gruériens apparaissent comme des sortes de fossiles anthropologiques arrivés intacts du fond des âges.

Les Voyages en Suisse de Madame de La Briche (1875) en seraient l'exception confirmant la règle. Pour la première fois, on « voit » la région, ses paysages, sa civilisation pastorale et ses « bons bergers ». Une inspiration rousseauiste est à l'origine de cette vision du berger gruérien, objet d'une interrogation ethnographique qui se construit à partir de l'idéologie du « sauvage ». L'habitant l'intéresse dans la mesure où il est l'un des derniers vestiges des civilisations primitives. Madame de La Briche en offre une vision idyllique :

« C'est le plus beau ou plutôt le seul beau pays du canton de Fribourg et il est bien étrange que les voyageurs passent aussi peu en Gruyère... Gruyère, située sur une montagne de verdure, de bouquets de bois de sapin dont le vert foncé relève la beauté du vert des prairies... Ils (les Gruériens) ont toute la simplicité de la vie pastorale, contents de vivre dans un climat riant et fertile, sans impôts, sans corvée, sans vexation d'aucune espèce. »

Cette image d'Épinal ne résiste pas à un examen des réalités quotidiennes de ces montagnards. L'auteur ignore le soulèvement de Chenaux qui ébranla la Gruyère quatre ans plus tôt. *Le Voyage d'un observateur de la*

nature dans les montagnes du canton de Fribourg en 1793 est le reflet du pays miraculeusement préservé des maux de la civilisation. Cette attitude s'enracine dans les fondements du primitivisme cher aux disciples de Rousseau pour lesquels les vertus originelles subissent une inévitable dégradation au contact des peuples dits civilisés. La Suisse représente à leurs yeux l'un des derniers vestiges du peuple des bergers.

Pourtant les supports de l'image deviennent plus nombreux. Le paysage est le principal ; apparaissent déjà les traits caractéristiques du caractère des habitants, déterminé fortement par le milieu alpin. « Favorisés par un sol dont le genre de production n'exige ni culture, ni soucis, les Bullois ont contracté un caractère de fierté et d'indépendance ». Pour la première fois l'armailli, qui n'a pas encore été baptisé de ce nom est décrit :

« La nourriture de ces hommes champêtres est du lait, de la crème et du fromage. Ils ne connaissent ni viande, ni vin ; ils boivent du petit-lait et mangent un pain dur et noir. Rien de plus simple que la vie de ces bergers, mais elle est un peu sale... C'est une fort belle race d'hommes, probablement peu sensible à l'amour et à ses plaisirs. Ces gens-là semblent heureux et doivent à l'insouciance la profonde tranquillité de l'âme. Il est impossible d'être plus hospitaliers que ces braves montagnards ».

Pourtant, ces écrits de la fin du XVIII^e, édités dans les capitales étrangères et noyés dans l'abondance des publications du même genre ne semblent pas avoir créé de représentations suffisamment solides susceptibles d'être reprises par l'imaginaire collectif. (Ils ont certainement leur part dans l'élaboration du mythe romantique des Alpes.) En revanche, ils ont réveillé les regards indigènes qui se mettent à « voir » leur région. Et c'est dans la dernière décennie du siècle que s'élaborent les instruments intellectuels qui permettront de penser la Gruyère en termes de personnalité régionale.

LE DOYEN BRIDEL A L'ORIGINE DU GRUÉRIANISME

Le doyen Philippe-Sirice Bridel, pasteur à Château-d'Oex publie en 1799, dans les *Etrennes helvétiques* un *Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes*. Sous sa plume se structure pour la première fois la notion de personnalité régionale à partir de quatre éléments associés : un paysage, une civilisation pastorale, une race et une langue.

L'auteur contemple naïvement les paysages de la Gruyère qui lui apparaissent comme une relique des temps passés où la nature a conservé sa beauté primitive. Il ne tarit pas d'éloges devant « le calme de ces vallons écartés, la paix de ces chalets solitaires, les vestiges de nos antiques mœurs qui se conservent parmi leurs simples et robustes habitants, l'isolement de tout ce qui rappelle le théâtre bruyant et illusoire du grand monde ». Il supplie les Gruériens de ne pas sortir de l'enceinte protectrice des Alpes, « assurance de vos propriétés, de l'ordre public, de la justice et asile pour la vraie religion ». Le doyen Bridel décrit avec détails les gestes de la civilisation pastorale et peint avec admiration les traits des habitants de « cet asile de paix ». Il attribue « la beauté de la race gruérienne en général à deux causes, à ce qu'on n'y boit presque point de café, et ensuite à ce qu'on n'y mange que du laitage et des légumes ». Mais cette race a une langue dont le symbole est le « Ranz des vaches » que Bridel, le premier, transcrira, expliquera et popularisera. Ce pays a surtout une histoire dont les vérités sont déjà voilées par la légende. Le premier, le pasteur vaudois a esquissé l'histoire des comtes, il a recueilli les légendes. Par ses contes, ses descriptions des sites pittoresques, ses scènes de la vie champêtre et ses idylles légendaires, le doyen Bridel peut être considéré comme « l'inventeur » de l'image de la Gruyère qu'il diffusera largement grâce à ses contacts avec la Société helvétique et au succès des *Etrennes helvétiques*.

En décelant les richesses latentes de la Gruyère, les symboles et les énergies encloses dans ses montagnes et dans sa race, Bridel fut le promoteur du mouvement artistique qui donna à l'ancien comté sa dimension particulière durant tout le XIX^e siècle et que Robert Loup a nommé le gruérianisme. Mais la naissance de cette image s'inscrit dans un contexte socio-politique particulier. La révolution Chenaux puis les chocs entraînés par l'invasion française de 1798 marquent les mentalités et donnent raison à ceux qui prétendent à l'effondrement d'un monde. Et comme le suggère Gonzague de Reynold : « Alors que la vieille Suisse déjà fissurée s'écroulait, Bridel a trouvé dans la Gruyère et dans les Alpes des raisons d'espérer ». Associées aussi à cette « naissance » de la Gruyère, le rôle de la littérature politique relative à l'affaire Chenaux. Sans atteindre l'influence des ouvrages de Bridel, ces écrits « révolutionnaires », teintés d'utopie comtale, ont contribué à créer un sentiment régional. Ils ont offert un cadre affectif dans lequel évoluera la représentation naissante.

La Gruyère apprivoisée (1800-1850)

Face à ces changements politiques et sociaux et aux peurs qu'ils ont suscitées, face aux modifications économiques qui touchent l'activité fromagère, la recherche scientifique se donne un but dans la première moitié du XIX^e : la sauvegarde de cette civilisation pastorale. L'illusion de l'âge d'or qui meurt frappe une première fois. Car devant ces changements, certains auront l'impression d'être arrivés à un point de non-retour comme si les traits caractéristiques d'un peuple étaient considérés comme un stock constitué une fois pour toute dans les temps anciens et dont la trace irait en s'affaiblissant chaque jour. Les beautés du paysage, les gestes quotidiens du berger, tous les éléments de cette civilisation pastorale sont perçus comme un précieux dépôt légué par les anciens et que les mœurs du siècle naissant dilapideraient sans honte.

LE SAUVETAGE D'UNE CIVILISATION PASTORALE

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre les travaux historiques du notaire Jean-Joseph Combaz (1772-1846). Son *Essai d'histoire gruérienne* (1813) et ses *Notices sur diverses localités du canton de Fribourg* apportent une épaisseur historique à la représentation de la Gruyère. Ces ouvrages sont révélateurs de l'image que se font de leur région les notables et l'élite locale. La place accordée aux comtes de Gruyère témoignent de l'intérêt du XIX^e pour ce Moyen Age embelli et mythifié. Combaz est l'un des précurseurs de cette image idyllique, celle des « rois-pasteurs » vivant en parfaite harmonie avec leurs sujets.

Cette curiosité érudite ne se limite pas à l'aspect historique. Franz Kuenlin (1781-1840) publie entre 1823 et 1834 plusieurs articles sur l'ancien comté ; la perspective est plus naturaliste. Le voyageur collecte avec précision des données sur la nature, les coutumes paysannes, les mœurs gruériennes, les plantes de l'Alpe et le patois régional. Il publie en allemand un article très fouillé sur les *Fleurs des Alpes et les dictons populaires du pays de Gruyère* (1834). L'image de Kuenlin propose dans son fameux dictionnaire révèle une première étape dans la formation de cette représentation. Deux éléments dominant : les activités qui gravitent autour de la fabrication du fromage et la fascination pour l'époque médiévale que la mémoire collective idéalise :

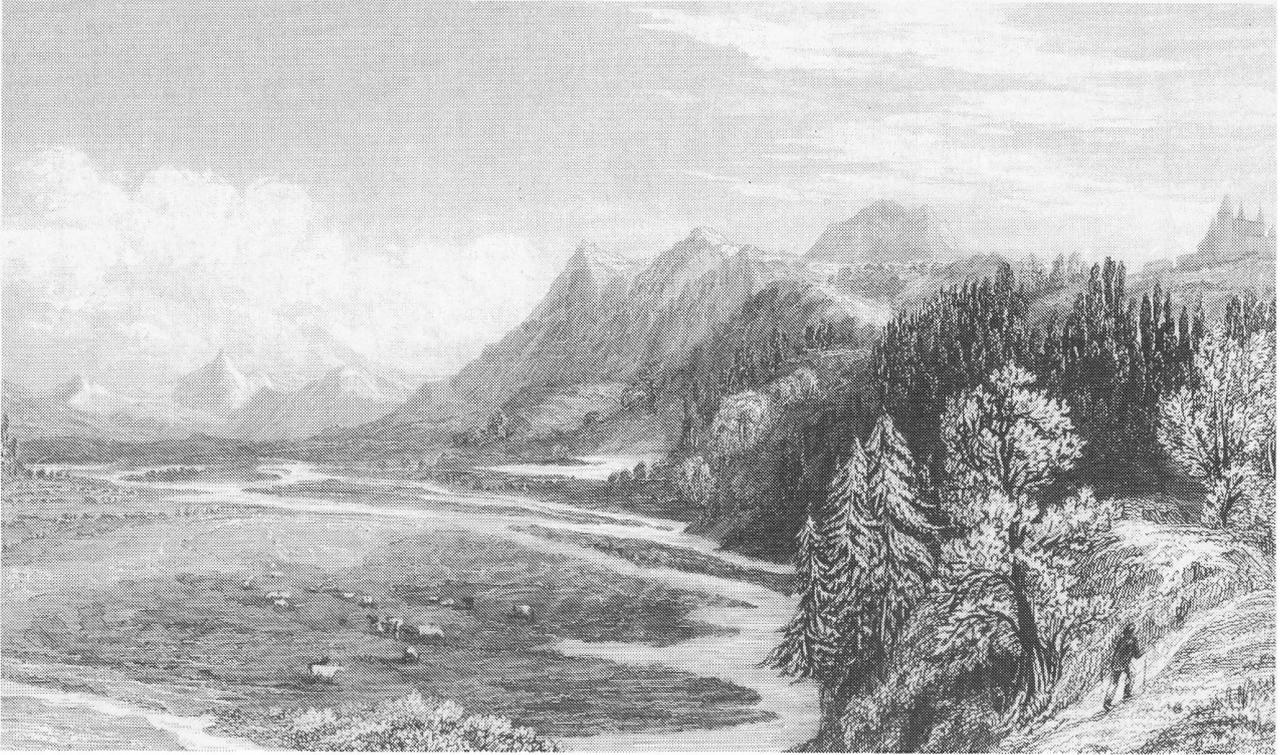
« Ainsi finit le dernier rejeton d'une race chérie dont l'histoire et la tradition ne nous apprennent que des actes de bonté pendant une existence de mille ans. Leur mémoire, comme celle de la reine Berthe, vit dans les bénédictions du peuple qui, après plus de deux siècles, n'en parle qu'avec attendrissement ».

Dans cette lignée de recherches historiques, il convient de citer les travaux entrepris par le doyen Bridel qui publie une *Notice historique sur le comté et les premiers comtes de Gruyères (1838)*. Cette histoire locale contribue à la formation d'une identité régionale en donnant à l'image de la Gruyère ses thèmes dominants. Et les stéréotypes qui s'appuient sur l'époque médiévale sont d'autant plus efficaces qu'ils sont faciles à représenter et à transformer en symboles. Ce Moyen Age gruérien est aux racines d'un esprit régional.

Hubert Charles publie à Paris sa *Course dans la Gruyère ou description des mœurs et des sites les plus remarquables de cette intéressante contrée du canton de Fribourg (1826)*. L'ouvrage comprend de nombreuses reprises des textes du XVIII^e. Dans ces pages, l'image du sauvage gruérien change : l'aimable supplante le sauvage, le bucolique détrône l'étrange. H. Charles crée le personnage gruérien : « Les habitants de la Gruyère sont par leur intelligence et la beauté de leur taille un des peuples les plus intéressants qu'on connaisse ». La description précise des habitants, des costumes, des usages de la vie quotidienne, du caractère gruérien cessent d'être des notions éparses dépourvues de toute signification ; une conception plus élaborée se dessine. Les divers éléments de l'image de la région tressent entre eux un réseau de correspondance. Le paysage, la race, les mœurs et le climat s'éclairent réciproquement.

ENRICHISSEMENT, MISES AU POINT ET RÉACTIONS

L'image de la Gruyère, inventée par des « étrangers » a rapidement été récupérée par les indigènes qui s'identifient pleinement dans les stéréotypes fabriqués autour d'eux. Mais, au milieu du XVIII^e, il est nécessaire de jeter un œil dans les ouvrages étrangers afin d'évaluer le poids de cette représentation. Les principaux supports qui nourriront la structure moderne de l'image se dessinent lentement. Mais ces éléments (climat,



La Gruyère romantique. *L'activité pastorale, les mythes alpestres et l'époque médiévale supportent la représentation durant la première partie du XIX^e siècle.*

(Les Alpes pittoresques. Alcide de Forestier, Paris 1837)

paysage, race, langue...) sont fondus dans l'épaisseur de l'histoire. L'intérêt est toujours porté vers cet âge féodal idéalisé où la légende a définitivement inondé la réalité historique. Tous les ouvrages de l'époque sont imprégnés de ce climat mystico-médiéval dans lequel les auteurs romantiques trouvent leur inspiration. Au paysage gruérien (à son Moléson surtout, « la plus haute montagne de la Suisse occidentale »), on lie naturellement toute l'imagerie naïve qui enveloppe les activités de l'alpage. Les gestes traditionnels de la civilisation pastorale sont hissés au niveau des objets de mémoire à classer religieusement. C'est autour de ces activités paysannes en pleine transformation que le milieu du siècle cristallisera son attention. Un texte du Vicomte Alcide de Forestier, *Les Alpes pittoresques, description de la Suisse* (1837) publié à Paris nous permet d'évaluer le dynamisme de la représentation. Car l'auteur s'attaque assez vertement à l'image de la Gruyère colportée par la littérature romantique.

« Que n'a-t-on pas dit en effet des chalets de la Suisse, ou simplement des chalets de la Gruyère? On regarde un chalet comme l'accessoire obligé d'une nouvelle Arcadie; c'est le séraphique séjour des habitants d'un autre paradis terrestre. La situation du chalet est pittoresque, la construction symétrique... A sa porte, un joli verger plein de fruits, de fleurs et de plantes aromatiques. Les habitants y vivent de crème et d'œufs frais, la bergère a les mains blanches et ressemble d'ailleurs à toutes les bergères des opéras-comiques français; le berger est Colin en chemise de batiste. A leurs moments perdus, ils chantent des romances. Voilà l'idée qu'on se fait assez volontiers d'un chalet, charmante copie qui, nous le répétons, n'existe pas ».

L'auteur propose ensuite une description du chalet et de « l'ermailli » dont le réalisme cru prouve la solidité de l'image qu'il combat. Le chalet devient « une simple habitation de vaches, entourée d'un amas de boue et d'une mare infecte. Les enfants barbotent pêle-mêle avec les animaux; et lorsque les ermaillis ont faim, ils cassent du biscuit à coup de hâche et se gorgent de petit-lait ». La négativité de cette image montre la force des stéréotypes ancrés dans l'imaginaire collectif. La diversité des images issues de ces ouvrages prouve la variété des directions qu'elles prennent. La représentation de la Gruyère, telle qu'elle apparaît au

début du XX^e siècle n'est pas encore en place. Mais, dans ces descriptions, l'ancienne patrie des comtes se détache déjà nettement du reste du canton par « son caractère à part ». Les changements politiques du milieu du XIX^e mettent la Gruyère à la mode. Pour les radicaux et leur historien officiel J.-N. Berchtold, la région symbolise la liberté. (La journée des Bâtons de 1830 est venue fortifier cette idée). Ce peuple hostile à toute domination correspond à leur idéal politique. Dans sa fameuse histoire du canton, l'historien radical verse une larme sur la tombe de cet empire et assied définitivement l'aspect glorieux de ce passé féodal :

« Ainsi s'éteignit l'illustre maison de Gruyère, qui avait traversé avec bonheur tout le Moyen Age et qui, naguère encore semblait pouvoir se promettre un long avenir ; car elle était l'objet de l'affection de ses vassaux. Elle avait possédé le pays le plus riche de la Suisse, abondant en pâturages, bestiaux, vignes et céréales de toutes sortes. Heureuse et forte, cette dynastie avait fait résonner tous les bruits du monde à ces échos alpestres... Elle était à l'apogée de sa gloire quand d'obscurs étrangers vinrent camper dans son voisinage... Ici finit l'histoire de ce beau pays... »

Les radicaux donneront un nouveau souffle à un support de cette représentation. En réhabilitant officiellement Nicolas Chenaux en 1848, ils offrent au petit pays un véritable symbole de liberté, emblème d'une Gruyère indépendante et patriote. Le martyr, canonisé par le peuple devient un héros. Pourtant son souvenir n'avait jamais totalement disparu. La littérature, la chanson, la poésie ou la fable alimentaient la mémoire du « martyr de la liberté ». Montré en exemple, il s'inscrit désormais dans cette conscience régionale. Les historiens libéraux et radicaux (Zschokke, Daguet...) exhalent le rebelle, « mort en combattant les oppresseurs du peuple. Son sang féconda le sol fribourgeois et y fit germer les idées qui triomphèrent en 1789, 1830 et 1848 ». L'image de la Gruyère s'est enrichie d'un élément fort qui est d'autant plus opérant qu'il est rapidement ancré dans l'inconscient populaire et qu'il véhicule une idée simple à laquelle chacun est attaché, quelle que soit sa couleur politique : la liberté du pays. Le personnage nourrira abondamment la conscience régionale au point de s'y identifier, la Gruyère des comtes devient le pays de Nicolas Chenaux.

L'ÉMULATION OU LA DIFFUSION D'UNE IMAGE

Cette revue « agricole, industrielle, commerciale et historique » naît en 1841, à un moment où l'idéal démocratique se répand. A cette effervescence politique se conjuguent les influences du mouvement romantique qui prend, dans le canton des formes traditionnelles et régionalistes. *L'Emulation* est une excellente illustration de ce phénomène. Dans ces pages sera diffusée et popularisée la représentation de la Gruyère qui s'enrichit en diversifiant et en clarifiant ses supports. Les années 1841-1856 sont d'une importance capitale dans ce processus de représentation.

L'Emulation est avant tout l'affaire de Gruériens. Bussard, Charles, Glasson, Bornet, Majeux, Sterroz et Sciobéret forment le noyau dur de cette revue. Dans ce climat de régionalisme, ils prennent la plume pour parler de leur région natale. Quelle image, ces « écrivains de la montagne » impriment-ils dans ces pages ? De multiples thèmes, puisés pour la plupart dans les supports habituels de l'image colorent leurs poèmes. La langue patoise devient vite un symbole pour la revue naissante. Un conflit entre Hubert Charles, adversaire acharné du dialecte et Louis Bornet provoque un débat passionné. Il cache à leurs yeux, un enjeu plus important : c'est la sauvegarde de « l'âme des pères », de l'esprit gruérien. Paul Aebischer résuma plus tard l'idéal des défenseurs de la langue paysanne : « Le patois a été fait pour nous le long des siècles : il est l'expression de notre individualité. Il a notre candeur et notre finesse, notre audace et notre prudence, notre air bon enfant et notre fierté, notre penchant à la gauloiserie et notre respect de la religion. Notre patois, en un mot, c'est notre âme ».

La Gruyère est l'unique source d'inspiration de ces poètes qui ont droit à ce titre seulement lorsqu'ils chantent leur pays. Nicolas Glasson (1817-1864) est considéré comme « le chantre rustique de la Gruyère » et, selon Eugène Dévaud, « ses poésies les meilleures sont celles où il a été le plus franchement gruérien ». Louis Bornet (1818-1880) a été baptisé le Mistral gruérien, car son talent est nettement localisé. Son influence sur les mentalités est d'autant plus forte qu'il avait compris la valeur du patois pour l'expression de l'âme populaire. *Les Souvenirs de la Gruyère* (1856) d'Auguste Majeux s'inscrivent aussi dans ce grand mouvement littéraire, même si leur approche est plus touristique.

Lorsque *L'Emulation* cesse de paraître en 1856, la représentation s'est profondément modifiée. Elle s'est organisée en un système cohérent. Les données historiques et ethnographiques rassemblées jusqu'alors, ont servi à l'élaboration de l'image d'une civilisation pastorale originale survivant dans cette région. Mais la revue a surtout renouvelé les mythes de la période médiévale. Considérant que « ce n'est plus à l'histoire, mais à la poésie qu'il appartient de parler de la maison de Gruyère » et de son dernier comte, les poètes éclairent ce temps des rois-pasteurs de mille images évocatrices. Les titres parlent d'eux-mêmes : « Départ de Michel, dernier comte de Gruyère », « Michel, dernier comte de Gruyère, à Bruxelles », « Les cent Gruériens », « Départ pour la croisade ». Les textes insistent sur le bonheur d'un peuple libre au sein duquel règnait « la foi, l'amour et le courage ». Certains épisodes précis se détachent de cette masse touffue de légendes sur laquelle s'impriment des sentiments et des émotions. En puisant dans le coffre sans fond des temps médiévaux, les poètes de *L'Emulation* ont figé la Gruyère hors du temps et l'ont revêtue d'un habit atemporel qui lui donnera parfois un aspect magique.

LA RACE GRUÉRIENNE

L'Emulation donnera aussi du corps au personnage typé que devient peu à peu le Gruérien. A travers les critiques d'ouvrages historiques ou littéraires (Bornet publie une critique fouillée de *l'Histoire du comté d'Hisely*), par des poèmes et des études comme celle qu'écrit A. Daguet sur les « Paysages et mœurs de la Gruyère », se dessinent clairement, par petites touches impressionnistes le portrait des habitants. De cette race, on retient essentiellement le caractère pastoral et son passé médiéval. On en tire un modèle dont la validité est sans limite. « Les vigoureux montagnards de la Gruyère étaient non seulement par leur intelligence et la beauté de leur taille, mais aussi par leur ardeur, leur droiture, leur hospitalité, et leur amour de la liberté, une des peuplades les plus intéressantes que l'on connût. Leurs descendants n'ont pas dégénéré ».

Cette image du Gruérien s'articule autour d'un personnage-type, d'une langue et d'une culture. Car il n'existe qu'un seul Gruérien : l'armailli, qu'on rencontre autour du chalet avec « son gilet bouffant et sa calotte

de cuir, au sachet de sel suspendu sur l'épaule, plongeant un bras nerveux dans l'étuve du fromage ». Son patois lui donne une personnalité plus forte encore. Car autour de la langue des paysans, considérée comme un des piliers de la conscience régionale se greffent une série d'éléments empruntés aux activités pastorales. Et pour les mentalités extérieures à la Gruyère, le patois représente un univers à lui tout seul. Mais la particularité de la race s'inscrit avant tout dans cette riche culture populaire de traditions et de légendes. On s'attendrit sur le vieux mendiant déguenillé Jehan L'Ecloppe, sur Marguerite de Gruyère, on rit des farces de Chalamala, on rêve de la belle Rosa, de la belle tresseuse de paille. L'univers gruérien est peuplé « d'aventures sinistres de spectres, de chasseurs verts, de lutins, de servants, de génies familiers comme Jean de la Bollièta, de sorcières comme Catillon ; le tout baigné dans une atmosphère de chansons, de coraules allègres, narquoises ou parfois libertines ». L'éclectisme de ces traditions enrichit le paysage imaginaire qui sera une terre féconde dans laquelle la chanson populaire prendra ses racines.

Une Gruyère magnifiée (1850-1870)

Ainsi se constitue cette représentation dans sa première forme, à partir des informations collectées par les voyageurs étrangers et les écrivains locaux, puis interprétées par les poètes de *L'Emulation*. Or cette image que diffuseront les romans et la chanson populaire trouve un support scientifique et de solides racines dans les travaux historiques d'Hisely et de Thorin.

DEUXIÈME PARTIE DU XIX^e : L'APPUI DES SCIENTIFIQUES ET DES ÉCRIVAINS

Jean-Joseph Hisely rédige dès 1857 une *Histoire du Comté de Gruyère* en trois volumes. Cette œuvre admirable qui jette les premières bases d'une approche scientifique de l'histoire gruérienne est néanmoins baignée par une vision idyllique de ce pays.

« La Gruyère est comme une perle précieuse au milieu de la couronne formée par les Alpes. Une nature grandiose et pittoresque se

reflète sur les villages et les églises. Le cœur de l'homme semble emprunter à cette nature quelque chose de sa force et de sa grandeur. Sur ses flancs, il s'est formé une race vigoureuse, énergique, intelligente, jadis passionnée pour ses franchises, renommées pour son attachement à ses institutions religieuses, par son fier et opiniâtre dévouement à ses maîtres. Les illustres rois-pasteurs ont laissé un pieux souvenir ».

Des travaux d'Hisely, se dégage une image claire et forte : la Gruyère est le pays de la liberté. Des origines jusqu'au XIX^e siècle, cette province a fait preuve d'un caractère d'indépendance d'une rare obstination. « Les annales de la Gruyère nous offrent le spectacle des efforts incessants d'un peuple qui aspire à la liberté, de la lutte obstinée des vassaux avec leurs seigneurs, des villes avec les châteaux, des paysans et des bourgeois avec cette féodalité qui n'avait plus la force de vivre et ne voulait pas mourir ». Ces ouvrages sont complétés dès 1867 par les *Monuments de l'histoire du Comté de Gruyère*, publiés à Lausanne. Les travaux d'Hisely et ceux, d'importance mineure d'Hubert Thorin (*Notice historique sur Gruyères, 1881*) sont une nouvelle étape dans l'élaboration du stéréotype. S'ils n'ont pas eu une grande audience populaire, leur rayonnement est incontestable, car ils deviennent rapidement la source à laquelle tous les futurs chercheurs puiseront.

Ces recherches historiques servent aussi de cadre à de nombreux romans et poèmes. Pierre Sciobéret est l'écrivain le plus représentatif de cette période. La vie comtale, les légendes, les traditions, les mœurs des habitants et la vie pastorale sont les thèmes dominants de ses *Scènes de la vie gruérienne* (1854), ses *Scènes de la vie du peuple montagnard fribourgeois* (1856) et ses *Nouvelles scènes de la vie champêtre* (1884). L'écrivain gruérien est passé maître dans l'art de créer des climats et de camper des personnages qui, comme ceux de Balzac, restent gravés dans les mémoires. Colin l'armailli et Marie la tresseuse appartiennent à cette typologie qui imprènera durablement les mentalités. A la fin du XIX^e, le simple nom de Sciobéret évoque la Gruyère comme Pagnol évoque la Provence. Les œuvres de Sciobéret ont rencontré les faveurs du public car elles font revivre une Gruyère en voie de disparition. Dans un climat de restructuration économique (on résorbe la crise de l'économie fromagère par le développement de l'industrie de la paille tressée), les lecteurs de Sciobéret se réfugient dans cet âge d'or de la Gruyère pastorale.

Parallèlement à cette activité romanesque naît une foule de poèmes et de textes qui glorifient avec plus d'amour que de talent « la verte Gruyère ». Joseph-Ignace Baron, Célestin Castella et d'autres encore utilisent ces clichés sortis des pages de *L'Emulation* et qui appartiennent désormais au patrimoine commun. « L'armailli des Alpes gruériennes », « Le Moléson », « Ma Gruyère », « Un jeune berger de Gruyère » sont quelques variations sur un thème maintenant solide.

Toute cette littérature doit être comprise dans une perspective plus large. Le XIX^e est marqué par des modifications socio-politiques importantes. Les bouleversements politiques, les premiers assauts de l'industrialisation et de la croissance urbaine troublent les mentalités qui trouvent une compensation de valeur dans la nature. La vision contemplative s'accompagne d'un investissement massif du paysage par un contenu patriotique et symbolique. Le bon Suisse est un montagnard qui vit éloigné de la ville, toujours connotée négativement. Ces paysages helvétiques, vénérés par la Suisse radicale, deviennent des lieux de mémoire. La nostalgie d'un monde en voie de disparition étanche sa soif dans des récits qui célèbrent la vie simple et idyllique de la campagne. La Gruyère devient une terre symbolique vers laquelle se tournent les craintifs du changement et les nostalgiques du passé.

UN PÈLERINAGE A LA CHAMBRE DU SOUVENIR

Dans ces années 1860, la représentation de la Gruyère s'entoure d'un caractère presque sacré. On ne vient dans la région en touriste, on vient d'abord en pèlerin. Et comme tout lieu de pèlerinage, elle a ses endroits privilégiés où s'est déposée la mémoire. Au sommet de la hiérarchie, la salle des Chevaliers du château de Gruyères. La famille Bovy, nouveau propriétaire a orné cette salle d'une série de fresques représentant les grands moments de l'histoire du comté : l'arrivée de Gruérius, le départ des Gruériens pour la croisade, la fondation de la Part-Dieu, les exploits de Clarembos et de Bras-de-Fer, la légende de la belle comtesse Marguerite... Ces quelques épisodes serviront désormais de repère à la mémoire régionale. Et la salle fonctionnera comme un passage obligé, une véritable chambre du souvenir. Dans son *Guide du voyageur en*

Gruyère (1868), J. Dumas leur laisse une place de choix. Le petit fascicule *La Gruyère, descriptions, histoire, légendes et souvenirs* (1867) de Charles Ræmy offre une riche synthèse de cette représentation. L'auteur, qui a puisé à toutes les sources présente la Gruyère comme un lieu de pèlerinage. Chaque pierre a son histoire, chaque village a sa légende. Et ce ressourcement trouve son lumineux couronnement dans l'éclat des fresques de la salle des Chevaliers.

Autre sanctuaire: le Moléson «qui est loin d'avoir la réputation du Righi, et qui, sous plus d'un rapport le vaut bien», selon Henri Sottaz qui propose en 1877 une visite dans *Les montagnes du canton de Fribourg*. La montagne sacrée de la Gruyère sera l'objet d'un véritable culte à la fin du siècle. Le «frère du Righi» sera même menacé par un projet de chemin de fer à crémaillère (1906) qui échouera...

La Gruyère immortalisée (1870-1914)

L'image de la Gruyère, telle qu'elle se présente à la fin du siècle passé, est enfermée dans les deux revues que publia Joseph Reichlen de 1869 à 1913. Ce professeur de dessin de la Tour-de-Trême a donné à la représentation de l'ancien comté une force unique. En peignant les paysages de sa terre natale et les portraits de ses habitants, il lui a donné de solides symboles. Car dans la mémoire du pays, l'œuvre de Reichlen représente toute la Gruyère.

AUTOUR DU *CHAMOIS* ET DE *LA GRUYÈRE ILLUSTRÉE*

La démarche du *Chamois* est claire. «Pour aimer son pays, il faut le connaître, pour le connaître, il faut l'étudier». Les premières publications ont une orientation naturaliste, rapidement remplacée ensuite par une perspective plus historique et patriotique. La publication est un lieu de mémoire dans lequel sont déposés les faits marquants d'une société qui meurt. Le mythe de l'âge d'or joue à nouveau.

Les stéréotypes imprimés dans cette revue se structurent autour des deux pôles traditionnels, charpente obligatoire de toute image : le Cha-

mois devient un véritable hymne au passé gruérien et à sa civilisation pastorale. Reichlen renouvelle passablement l'image de cette histoire médiévale. Car en peignant les adieux de Michel, le départ des Gruériens pour la Croisade ou les farces de Chalamala, il donne à ces symboles une force et un impact supplémentaires. Une étude importante sur le ranz des vaches est prétexte à la glorification de l'activité des armaillis. Le départ du troupeau pour la montagne prend à cette époque les couleurs de la célébration qu'il a aujourd'hui. Dans les dernières décennies du siècle, se développe l'art de la poya dont on attribue généralement la paternité à Sylvestre Pidoux. Ces peintures souvent naïves ancreront dans les esprits le rite, célébration typiquement gruérienne. L'image s'est enrichie d'un nouveau support.

Les revues de Reichlen effectueront la mise au point définitive du stéréotype de l'armailli. On a vu le pâtre sauvage du XVIII^e être remplacé par le berger champêtre. Les gravures qui jalonnent tout le XIX^e offrent une vision de cette transformation de l'armailli qui prend de plus en plus de poids par rapport aux autres régions suisses. Mais il revient à Joseph Reichlen de lui apporter la touche définitive. Au début du siècle, l'armailli barbu et robuste, rempart contre les maux de la ville est prêt à envahir la littérature touristique.

La Gruyère Illustrée, publiée à Leipzig reste un monument à la gloire de ce pays. Là encore, l'option de base est simple : « Contribuer à faire connaître et apprécier le charmant pays de Gruyère, et de lui gagner le plus d'amis possible ». Le souci principal qui guide l'entreprise est de « conserver avec un soin jaloux cet esprit qui rend les peuples forts, de ne pas laisser tomber dans l'oubli des œuvres du temps passé ». Elle est semblable dans ses idéaux à celle qu'ont effectuée au début du XIX^e les Combaz et Kuenlin. Reichlen se donne pour tâche de sauver les trésors laissés par les ancêtres. C'est dans cet objectif qu'il publie d'anciennes chansons populaires. Il élève des monuments aux poètes gruériens (Bornet, Sciobéret...), publie leurs œuvres, leur donne un visage. Il tire de l'oubli des personnages caractéristiques qu'il place dans la « galerie des hommes illustres » de ce coin de terre, contribuant ainsi à enrichir sa conscience régionale. Mais ce sont davantage ses œuvres picturales qui offriront à la représentation des horizons nouveaux. Des œuvres qui dégagent une certaine nostalgie d'un temps où l'harmonie régnait entre l'homme et son environnement.

DE NOUVEAUX MOTEURS : UN JOURNAL ET UNE VOIX

Lorsque le premier numéro de « La Gruyère » sort de presse le 7 octobre 1881, sa vocation première est politique. En se donnant un caractère indépendant et d'opposition, le journal régional était l'écho de cet esprit gruérien volontiers frondeur, tel qu'il s'était dessiné au cours du temps. En mettant l'accent sur l'information régionale, il devint la voix du petit pays. La gazette se trouva une assise populaire lorsqu'elle lança, en janvier 1883 un projet de monument à la gloire de Nicolas Chenaux, « défenseur des franchises et des traditions gruériennes, martyr de Leurs Excellences de Fribourg ». L'entreprise échoua sous les résistances conservatrices, mais le journal avait atteint son but en s'identifiant à l'un des moteurs de la conscience régionale. Le journal bullois offrit, à ses débuts, une galerie de personnages symboliques (comme le Bayard gruérien, le général Castella) auxquels est attribué le statut de « vrai gruérien ».

Parmi eux, une figure importante dans cet enrichissement de la mémoire collective : le notaire Currat. Placide Currat a connu une notoriété certaine comme interprète du ranz des vaches qu'il chanta aux Fêtes des Vignerons de 1889 et 1905. Ce « barde de la montagne » lança son liauba sur les scènes de Paris, Londres et Dublin. La carte postale et la gravure immortaliseront cette figure qui « incarnait le type même du Gruérien épris de liberté ». Placide Currat, l'armailli romantique par excellence était conscient de sa valeur symbolique. Lorsque le périodique parisien *L'Illustration* rend compte de la Fête des Vignerons, Placide Currat et les armaillis gruériens occupent les trois-quarts des gravures qui illustrent le texte ; révélateur de leur popularité et de la place qu'ils occupent dans l'affectif collectif. Lorsque le notaire-chanteur meurt en 1906, *La Patrie suisse* lui rend hommage : « Placide Currat ne semble n'avoir vécu que pour aimer et célébrer la nature gruérienne... D'une prestance superbe, solidement campé sur son bâton, le regard énergique et profond, il apparaissait sur la scène comme l'incarnation poétique de la fière race des montagnards ». Ce visage à la barbe imposante fait partie de cette image de l'armailli gruérien éternel, insensible aux fluctuations du temps.

Il doit sa popularité à son interprétation d'une chanson élevée au niveau du mythe : le Ranz des vaches. Car cette œuvre représente plus qu'une simple description de la vie alpestre, c'est un hymne national (au sens



Les armaillis. *l'image se pose sur certaines figures caractéristiques. En interprétant l'hymne national gruérien « Le Ranz des vaches » en Fête des Vignerons de 1889 et 1905, Placide Currat (au centre) symbolisera le « montagnard gruérien épris de liberté » (collection Patrice Borcard)*

propre pour les Suisses du service étranger), synthèse des valeurs affectives sur lesquelles est construite la sensibilité gruérienne. Au-delà de cette mélodie nostalgique, le ranz constitue une solide composante du sentiment régional, car il exprime la vision commune d'un pays attaché à ses racines pastorales. A la fin du XIX^e, ce cantique alpestre connaît un regain de popularité. De nombreuses recherches lui sont consacrées, comme celle que L. Gauchat publie en 1899. Alors que les montagnes et les campagnes sont désertées, alors que l'image d'un monde disparaît avec l'arrivée des chemins de fer et de l'industrialisation, impression associée à l'arrivée des premiers touristes, le ranz des vaches constitue le refuge de certaines valeurs. Nous reviendrons, dans une perspective plus large sur le rôle que joua l'art choral à ce moment charnière.

LES PREMIERS GUIDES TOURISTIQUES : UNE ÉPURATION DU STÉRÉOTYPE

En 1871, Joseph Reichlen accusait les touristes étrangers d'effacer « le cachet des Alpes ». Mais il était soulagé de constater que la Gruyère était « vierge encore de l'or corrupteur des gentlemen anglais ». L'industrie touristique n'avait pas encore atteint l'ancien comté. Les premiers touristes du milieu du XIX^e parcouraient la Gruyère dans le but de découvrir les beautés cachées du pays. Et c'est avec l'impression de contribuer à la création d'un patrimoine qu'ils publient le résultat de leurs promenades. La perspective des touristes de la fin du siècle est différente. Il s'agit d'une riche élite, des bourgeois aisés attirés par les charmes bucoliques de cette contrée pittoresque. L. Veuillot, Hugo, Michelet, Mme de Stæhl passent en Gruyère, Corot y peint. Ces romantiques attardés recherchent aussi le réconfort des bains gruériens qui connaissent leur petit succès au seuil du XX^e siècle. La publicité de ces établissements insiste sur le caractère pur de la Gruyère, renforçant encore dans les mentalités l'idée d'un pays resté à l'écart des maux de la civilisation. Le premier guide de la Gruyère, digne de ce nom est publié à Genève, par Y. de Landosle (1877). Le portrait qu'il en donne est épuré de certains artifices touchant à la civilisation alpestre. L'armailli n'apparaît plus comme un idiot bienheureux ! Cependant, subsiste cette admiration naïve de la nature : « on a comparé la Gruyère à la Verte Erin

(Irlande), mais tout l'avantage est bien pour la Verte Erin fribourgeoise, dont les hautes montagnes offrent les beautés grandioses en même temps que les plus riantes». Les fameux guides français d'Adolphe Joanne propose une Gruyère des plus traditionnelles avec un puissant encadrement historique, légendaire et paysager. Le même esprit d'adoration ébahie imprègne les pages (inspirées du guide Orell-Fussli sur la Gruyère) qu'un étudiant en vacances aux bains de Montbarry publie en 1891 : « C'est la Suisse idyllique et pastorale, souriante et coquette. C'est le pays de la fraîcheur, celui des pelouses veloutées, des doux sentiers ombragés de noisetiers... »

Dernière figure de ces « touristes-poètes », Victor Tissot, situé généralement au rang des « patriotes les plus éminents de la Gruyère ». Car l'homme traduit par des actes son amour pour ce coin de terre. Ce journaliste et écrivain d'origine fribourgeoise connut un succès certain lorsqu'il publia en 1875 son « Voyage au pays des milliards ». Dès 1888, il fait paraître les descriptions de ses périples helvétiques : « La Suisse inconnue », « La Suisse merveilleuse » et finalement « Au pays des glaciers ». Il publiera encore un petit guide sur la Gruyère, complété par 21 gravures de Joseph Reichlen. Tous ces textes reproduisent une même image qui s'articulent autour de trois pôles désormais traditionnels : le paysage, la race et l'histoire.

Une étude approfondie du portrait dressé par Tissot permettrait de constater le chemin parcouru par cette représentation depuis un siècle. Relevons deux éléments qui dominent dans cette image de la Gruyère, « vieille Suisse hospitalière, idyllique et pastorale ». Tissot, l'impressionniste a été sensible à la couleur du pays :

« Ce n'est pas en vain qu'on a donné à ce doux pays le nom de « verte Gruyère ». En été, c'est une prairie merveilleuse de dix lieues de long, une pelouse comme on n'en rencontre dans aucun parc : c'est un immense tapis d'herbes vertes et fleuries, des prés de velours vert, d'un vert intense, d'un vert étourdissant, profond et voluptueux. Ce vert des montagnes et des pâturages gruériens devrait entrer dans les recettes des cures médicales ».

Il est aussi tombé en admiration devant ce peuple gruérien enraciné dans sa culture et sa terre :

« Ces montagnards, tous remplis des énergies de cette nature puissante, sont d'une force extraordinaire, musclés comme des athlètes, et ils ont la joie, l'épanouissement large et robuste de leurs belles montagnes, de leurs vallées clémentes et souriantes ; une pointe d'ironie qui relève une extrême finesse ».

Victor Tissot a fait connaître la Gruyère loin à la ronde. Tombé amoureux de cette région « généreuse et inconnue aux mœurs naïves et primitives », il lui donnera un musée, gardien de l'essence du pays. Ses textes respirent la poésie délicate et l'ivresse romantique. On est encore éloigné du folklorisme et de la récupération idéologique dont sera l'objet la Gruyère dans le premier XX^e siècle.

La Gruyère embrigadée (1914-1950)

Au seuil du XX^e siècle, on peut distinguer, pour les cinquante années qui suivent trois phénomènes qui, sans en changer la structure modifieront profondément l'usage du stéréotype régional. Premier phénomène : le mouvement régionaliste des dernières décennies du XIX^e et renforcé par les deux conflits mondiaux.

A LA CHARNIÈRE DE DEUX ÉPOQUES

La représentation d'une région est une compensation directement tributaire du contexte social, politique et culturel dans lequel elle se développe. Durant les quelques décennies à cheval sur le changement de siècle, se dégage un sentiment confus face aux dégradations subies par l'environnement, conséquences d'une industrialisation et d'une urbanisation massives. Une lutte s'engage contre « la fureur de destruction du monde moderne ». La Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque (Heimatschutz) naît en 1905, suivie par la Ligue suisse pour la protection de la nature. En 1914, le Parc national est créé dans le val Cluozza, dans une conception proche d'une « nature-musée ».

Ces modifications extérieures s'accompagnent d'une profonde mutation des mentalités, caractérisée par un repli sur les valeurs traditionnelles et en particulier sur les stéréotypes alpestres. On assiste à un investissement massif dans l'association patrie-montagne ; identification perceptible dans la création des symboles représentatifs du génie suisse : le village (expositions nationales en 1896, 1914 et 1939), l'armailli et la vie montagnarde deviennent des valeurs-refuges. Cette crise de la conscience nationale engendre des troubles de l'inconscient collectif en quête de « fantasmes compensatoires ». On s'échappe dans un passé idéalisé : de nombreux musées s'ouvrent, les romans rustiques connaissent un énorme succès, les patois font l'objet de collectes minutieuses. Mais ces sensibilités sont vite récupérées par les mouvements conservateurs et nationalistes.

Il est indispensable de se plonger dans cet esprit, grossièrement tracé, pour comprendre le cheminement de la représentation de la Gruyère durant cette période. Dans la première moitié du XX^e, on parle de la Gruyère partout et sur tous les tons. La production littéraire enfle quantitativement et qualitativement. La carte postale, la publicité, l'affiche s'emparent du stéréotype. Mais c'est la chanson populaire qui lui offre la perspective de nouveaux horizons.

LE CHANT : VÉHICULE DE L'IMAGE

L'univers musical et poétique baignera la représentation et lui offrira un véhicule efficace jusqu'à nos jours. Deux chansons ont colporté une certaine image depuis le XVI^e siècle : « Le Ranz des vaches » déjà cité et « Le konte dè Grevîre » dont la version la plus ancienne remonte à 1596. Une cinquantaine de versions ont traversé les siècles ; certaines louent le souvenir pieux du prince galant et aventurier, d'autres présentent un visage plus négatif. L'emploi du patois, le thème médiéval et la glorification de l'unité pastorale et politique du comté lui ont permis de devenir un hymne régional efficace.

Cette tradition chorale est issue du grand mouvement du milieu du XIX^e qui lie l'art choral à l'éclosion d'un sentiment national. Lorsque cette fièvre patriotique s'éteint vers 1880, les chœurs réchauffent de leurs mâles accents les sensibilités régionales. En offrant un répertoire à

Bulle Gruyère

HALAMALA

Opéra Populaire

Texte de Louis Thürler
Musique de Emile Lauber

: Régisseur Paul Tapie :
250 choristes et figurants
Orchestre 50 exécutants

Représentations en Juillet et Août 1910

L'art choral et celui du festival en particulier seront le véhicule le plus efficace de la représentation. Les thèmes médiévaux leur offrent une source d'inspiration inépuisable (collection Patrice Borcard)

ces formations, les revues de Reichlen ont ressuscité la chanson gruérienne, endormie dans les arrière-salles de la mémoire collective. Sous la plume de Casimir Meister, Edouard Vogt ou Joseph Bovet, ces vieilles mélodies populaires, utilisant les thèmes porteurs de la civilisation alpestre et du mythe comtal (titillant au passage la fibre indépendantiste), enrichissent la conscience gruérienne. Comme cet « Armailli du Moléson » sur un poème d’Ignace Baron :

*« Je suis le roi de la montagne, trônant au séjour des hivers !
Je suis plus grand que Charlemagne, puisqu’à mes pieds,
j’ai l’univers.*

*Oui, Moléson vaut un empire : pour Louvre j’ai mes chalets
Mon peuple ignore le délire, fatal aux grands, à leurs palais,
Oui, mon trésor est ce fromage, de l’atelier aérien,
Il porte au plus lointain rivage, le triomphe gruérien.
Par lui, le monde est tributaire de l’armailli du Moléson
Par lui, sur le double hémisphère, brillent mes lauriers et mon
nom ».*

La musique vocale s’empare de toutes les images produites jusqu’alors et leur donne une audience plus large. En 1885, Nicolo Ansaldi écrit un « chant patriotique à la mémoire de Nicolas Chenaux ». La fameuse chanson « La Poya » a connu une plus grande audience encore. Ce texte, issu de la grande période du gruérianisme est mis en musique par plusieurs compositeurs avant de revêtir l’habit harmonique définitif que lui tailla l’abbé Bovet. Choisie pour la Fête cantonale de chant (Bulle 1910), « La Poya » fait grande impression. « Il sembla un instant que toute l’âme de la Gruyère planait parmi les vibrations du chant. Ce fut une minute d’étrange surprise et de sentiment patriotique intense », commentait un spectateur. Joseph Bovet écoule plusieurs milliers d’exemplaires en quelques jours. Durant la Première Guerre, certains bataillons en font leur hymne officiel.

L’ABBÉ BOVET, LE BARDE DU PAYS

Joseph Bovet occupe une place privilégiée dans la mémoire collective régionale. Par ses activités de chef de chœur, de compositeur et de fantastique semeur d’enthousiasme, il a non seulement célébré la Gruyère, mais il en est devenu l’un de ses plus beaux symboles.

Il fut d'abord un folkloriste soucieux de sauver un peu de la mémoire musicale du pays. Ses recherches sur la chanson gruérienne ont révélé un caractère original et dévoilé de profondes racines : « Le Ranz des vaches peut passer pour typique à cet égard ; il est le chef de famille des chansons gruériennes et tous ses enfants ont avec lui un air de parenté... La patrie, l'alpe, les travaux de la montagne et du chalet, la beauté du pays, la femme gruérienne, la gracieuse en sont les thèmes favoris ». Mais le prêtre-musicien a surtout créé une œuvre nouvelle, écrite pour le peuple et dans laquelle les gens du pays se reconnaissent. Un bon millier de chansons, d'inégales valeur certes, mais qui renferment quelques trésors. Plusieurs recueils, parmi lesquels « Nos Chansons » (1911) permettront une meilleure diffusion de ce patrimoine choral.

L'essentiel de son énergie sera consacré à chanter sa Gruyère. « Nos Chansons » sont une véritable louange à ce pays ; sa montagne sacrée : « A Molèjon », ses comtes et son histoire : « Le Conto dè Grevîre », « Ou vîlyo tin », « Le départ des Gruériens pour la croisade », ses traditions alpestres : « La choupaye », « Chanson des armaillis ». « L'Hymne à la Gruyère » (paroles de Fernand Ruffieux) chante le vieux pays, « terre de bonheur, de l'honneur et de foi ». « Ma Gruyère », « Que la Gruyère est belle », « Salut à toi Gruyère »... sont de véritables monuments à la gloire du pays.

Et la force des images contenues dans ces chants est d'autant plus efficace qu'elle baigne dans le climat difficile des deux guerres mondiales. Joseph Bovet fournit à la population un exutoire lui permettant de fuir la réalité et de se réfugier dans un univers idyllique.

LES FESTIVALS : VÉRITABLE VITRINE DE LA REPRÉSENTATION

A ce contexte de crises qui engendre des peurs de toutes sortes s'ajoute la force des nostalgies. Ces sentiments de crainte sont récupérés par les idéologies conservatrices, aux teintes nationalistes. Le mouvement choral s'inscrit dans cette mentalité ; marqué du sceau « Dieu et Patrie », il défend les valeurs traditionnelles de la famille et de la terre. Ce climat engendre une culture populaire basée sur des festivals, théâtres villageois, cortèges historiques et commémorations en tout genre.

Au festivals de Bovet (45 œuvres de 1908 à 1948), il faut associer ceux de Louis Thürler (Chalamala 1910), Georges Aeby (La Grande Coraule 1942) et Carlo Boller (La Pastorale gruérienne 1944) qui travaillent dans la même perspective et utilisent les mêmes supports. Tous ces festspiele proposent l'image rassurante d'un univers idéalisé où les hommes travaillent avec dignité et vivent en harmonie avec les forces de la nature, la terre et Dieu.

Le stéréotype gruérien répond parfaitement à ce besoin. Et l'abbé Bovet en exploitera les riches facettes. Après deux essais (« La gaîté au pays de Gruyère » écrit à 22 ans et les « Plaintes du comte de Gruyères en exil », il crée, à l'occasion de la Fête cantonale des Musiques fribourgeoise de Bulle (1930), un festival de grande ampleur : « Grevîre ». Défilent sur la scène tous les supports traditionnels de l'image auxquels l'abbé ajoute de plus récents : Nicolas Chenaux et l'avocat Castella apparaissent comme les libérateurs du pays, Placide Currat et Eugène Rambert comme ses chantres poétiques. Ces images, aux origines très diverses agissent sur les esprits de façon plus forte encore dans la mesure où elles sont rassemblées dans un seul tableau. Le tout moulé dans un climat de fort sentiment religieux.

« Le comte Michel » (1931) ressuscite le monde médiéval gruérien. La magie des sons, des couleurs et des gestes offrent un relief inconnu jusqu'alors, à une image qui a déjà beaucoup servi. « Mon Pays », monté pour le Tir fédéral de 1934, est d'une envergure plus grande. Si l'ancien comté n'est le sujet central du spectacle, son esprit et ses valeurs imprègnent l'ensemble de l'œuvre. Ce phénomène est encore plus frappant dans les « Scènes fribourgeoises », festival gigantesque (3000 musiciens, acteurs et figurants) monté à Zurich lors de la journée fribourgeoise de l'Exposition nationale de 1939. L'image de la Gruyère, terre d'histoire et de traditions, plane sur toutes les scènes. Le contenu est nettement idéologisé, vibrant de patriotisme. Le spectacle, diffusé en direct à la radio a un retentissement étonnant. La représentation de la Gruyère imprègne désormais le paysage mental des Suisses.

Le festival « Chante Grandvillard » (1935) offre le portrait d'une Gruyère essentiellement montagnarde et rurale. Mais la contemplation de la nature a perdu le caractère naïf qu'elle avait à la fin du siècle. La glorification de la montagne et des traditions paysannes s'inscrit dans les valeurs défendues par la défense spirituelle du pays.



Loin de l'image idyllique qui imprègne les mentalités collectives, la vie quotidienne et les réalités économiques reprennent leur droit
(collection Patrice Borcard)

Le rôle de ces fresques théâtrales, patriotiques et pastorales est immense. Il est certain qu'elles agissent comme un « porte-voix » sur cette image régionale, investie de valeurs idéologiques. L'image du vieux comté est embrigadée à un autre niveau. Cette période de l'Entre-deux-guerres marque surtout, ce que d'autres ont appelé la « fribourgeoisisation » de la Gruyère.

Le canton s'approprie les valeurs gruériennes. Pour les chantres conservateurs fribourgeois, à la tête desquels se place Gonzague de Reynold, la Gruyère représente « le salut de la patrie » : « Un voyage dans la Gruyère, aux heures de trouble et d'inquiétude, rétablit et rassure. Cette terre est le symbole de la Suisse que ses montagnes et ses traditions gardent des conquêtes et des invasions politiques. Nous y trouvons les lois qui maintiennent la structure même de notre unité, de notre conscience nationale ».

Récupération économique aussi. Une affiche touristique, commandée par la société de développement de la ville de Fribourg consacre presque

la totalité de sa surface à la Gruyère pastorale. L'armailli gruérien symbolise le rempart contre les effervescences de la ville.

Les limites imposées par cet article nous obligent à clore ici ce voyage chronologique à l'intérieur de l'image de la Gruyère. Non pas qu'elle s'achève là. Car dès 1925, le Musée gruérien devient une terre très fertile dans laquelle la représentation se fortifie et prend des formes variées. Henri Næf et Henri Gremaud, par leur imposante production littéraire, le renouvellent. Il suffit de jeter un œil dans le *Grevîre ou Gruyère, un comté, une province* (1953) du premier conservateur ou dans les merveilleux *Almanachs de Chalamala* (dès 1948) d'H. Gremaud pour juger de ce changement. Le phénomène principal de cette période demeure cependant la mise en folklore de cette représentation.

Deux autres éléments modifient radicalement l'usage du stéréotype régional, sans en changer la structure fondamentale : le phénomène touristique et celui de l'exode rural. Rendant plus difficile encore la perception de cette image dont la lecture est perturbée par la diversité des nouveaux éléments qui se superposent constamment aux anciens.

Patrice Borcard

Bibliographie essentielle

Vu le caractère de cette étude, nous n'avons pas jugé utile l'usage de notes critiques. Nous nous contenterons de citer les ouvrages principaux qui ont guidé, chronologiquement, cette réflexion. Sans oublier la dette intellectuelle que nous avons envers le professeur François Walter qui, par son cours sur l'histoire de l'environnement nous a ouvert à ces problématiques nouvelles.

- | | |
|-----------------|--|
| Simler, J. | La République des Suisses. Paris 1578. |
| Plantin, J.-B. | Abrégé de l'histoire générale en Suisse. Genève 1666. |
| La Borde, J.-B. | Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraire de la Suisse. T. 1-3. Paris 1780-1781. |
| Bridel, Ph.-S. | Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes.
In : Etrennes helvétiques.
Vol. XVI-XVII. Lausanne 1798-1799. |